

Ici c'est la solitude

Que font-ils ? Sont-ils bergers, ouvriers de campagne, mineurs, muretiers, bûcherons ? On ne le sait pas. On ne le saura jamais. Ce que par contre l'on peut affirmer de manière certaine, c'est qu'ils vivent dans des conditions extrêmes, qu'un de nos civilisés ne saurait imaginer. Voyez ce réduit, on ne peut pas traiter autrement cet espace où vit pourtant une population humaine. Les parois ne sont même pas étanches. C'est-à-dire que votre espace est presque ouvert à tous vents. Pour preuve, les feuilles de journaux punaisées ou clouées à l'angle où ce trouve l'un des deux grabats visibles ici. Comme quoi le journal, matériau ordinaire s'il en est, que même les plus pauvres auront sous la main, peut à l'occasion servir d'isolation. D'aucuns ainsi les mettent contre les parois, en d'autres lieux ils servent à isoler un sol, un plafond, et d'autres, ailleurs encore, les mettent, il s'agit alors du journal dans son ensemble, avec tous ses cahiers, sous le pull alors qu'ils affrontent l'hiver et ses grands vents et ses fortes bises.

Le journal, après que l'on ait lu les dernières nouvelles. Tant mieux s'il ne s'agit pas de guerre, de ceux-là qui sont partis au front, de ces autres dont le sort est scellé, ils ont disparu dans la grande toundra sibérienne !



Pauvre de nous tous, en ces temps troublés, honnis de Dieu, méprisé de ceux-là qui suivront et voudront tout oublier. Et surtout se loger dans de meilleures conditions. Mais ils étaient fous, de vivre ainsi, se disent-ils désormais. Comme s'ils avaient le choix, pauvres parmi les pauvres, à moins qu'ils n'aient été que

condamnés à économiser sur leur paie pour l'envoyer à la famille, qui sans cela, ne se nourrirait pas. Un choix et non pas un sacrifice ultime.

Contemplant les deux lits. Honnêtement on a vu pire. Ici le bois semble encore en bon état. Et l'on peut imaginer que l'on ait donné un peu plus d'intérêt et de soin aux paillasses qu'au reste de l'ameublement. On y dormira donc d'une manière honnête, sauf bien entendu, quand le vent s'est levé et secoue les feuilles de journaux qui ont peine à retenir ce froid et cette violence. Il y a des choses même qui bougent sur la table. On a entendu tinter deux verres l'un contre l'autre alors qu'elle était au plus fort, vers onze heures ou minuit. On ne s'est pas relevé. On a préféré se glisser plus profond encore sous les couvertures et tenter de retrouver un sommeil perturbé par cette grande violence. Tout juste si la serrure de la porte a tenu bon.

Le mobilier, parlons en. Pour se monter sur l'un des deux lits, plus haut que l'autre peut-être, un escabeau. Et un petit banc derrière une table misérable dont le sort est déjà scellé. Elle ne fera en aucun cas encore un siècle, ni un demi, à peine un quart. Mais non, dans vingt-cinq ans, ces hommes, soit ils seront mort, dans le dénuement le plus total, soit ils auront réussi à force de courage et de ténacité, à trouver une situation meilleure, et surtout ils auront rejoint leur famille pour vivre d'une vie plus décente, où la chaleur humaine, cela signifie quelque chose. Et où surtout quand il vente au milieu de la nuit, les portes de la maison ni les fenêtres ne battent pas.

Il y a des choses imprécises sur la table. On dirait une bouteille d'encre. Pour le reste, impossible à préciser. En aucun cas des richesses. Du tout venant qui peut néanmoins encore servir. Où est donc la nourriture ? Dans un buffet, sur l'arrière, que l'on ne voit donc pas, avec une porte qui ferme et où les souris n'iront pas. Il y a là de la polenta refroidie et un morceau de vieux fromage dont la croûte cironée tombe en ruine et quand vous le mettez sur la table, laisse une grosse poudre brune.

Voilà l'endroit. Le pire, c'est encore le sol. On en connaît de grosses pierres plates qui ne sont pas mal du tout, avec une rusticité de bon aloi, Mais ici, rien ne semble avoir été mis en place. Ce sont les pierres qu'il y avait sur le sol avant que l'on ne mette une cabane autour. Aucun fondement. Quelques poutres, les planches, une vague porte et une pauvre fenêtre, et c'est bon pour ces quelques hommes qui passeront par ici. Nul doute qu'ils n'en garderont pas un lumineux souvenir. Et pourtant, quand ils rentrent du boulot qui peut se donner à deux kilomètres d'ici, ils disent quand-même : la cabane. Et ce mot tout simple, qui n'évoque que cette ruine, est quand même synonyme de foyer, si vous voyez ce que l'on veut dire, de refuge, d'endroit où l'on peut manger et dormir. Et peut-être, pourquoi pas, écrire à sa famille, restée là-bas, et qui attend chaque mois ou chaque fin de saison, la paie. Car sans elle, on n'achète plus le riz ou le maïs, et l'on crève tout bonnement de faim. Sûr et certain. Aussi sûr que deux et deux font quatre. Que le soleil se lèvera de ce côté ci de la montagne, et se couchera à l'opposé.

